

LANGAGE ORAL

Nouvelles approches incarnées
de la parole atypique



- Théorie
- Évaluation
- Approches fonctionnelles

LANGAGE ORAL

Nouvelles approches incarnées
de la parole atypique

- Théorie
- Évaluation
- Approches fonctionnelles

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web :
www.deboecksuperieur.com

De Boeck Supérieur
5 allée de la Deuxième Division Blindée
75015 Paris

© De Boeck Supérieur SA, 2024
Rue du Bosquet 7, B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme ou de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : octobre 2024
Bibliothèque royale de Belgique : 2024/13647/133

ISBN : 978-2-8073-5831-7

Sommaire

Présentation des auteurs	5
Introduction.....	6

Partie 1

Modéliser la parole atypique

Chapitre 1. Quels paradigmes pour modéliser la parole atypique ? – <i>Alain Devevey</i>	17
Chapitre 2. Cognition incarnée et située : quand le langage est fait de sens et d’actions – <i>Guillaume T. Vallet</i> & <i>Édith Durand</i>	60
Chapitre 3. Parole atypique : quand perception, action et cognition ne font qu’un – <i>Sophie Saltarelli</i>	80
Chapitre 4. La parole atypique dans la somniloquie : un modèle de compréhension de l’interlocution – <i>Étienne Baldayrou</i>	92

Partie 2

Conséquences sur l’intervention

Chapitre 5. Fonctionnalité en situation d’interaction chez l’enfant présentant une parole atypique	121
Chapitre 6. Psychométrie de la parole atypique – <i>Frédéric Pasquet, Séverine Robert</i>	145

Partie 3

Exemples d’intervention ou d’action

Chapitre 7. Intervention en langage oral auprès des personnes avec aphasie : deux approches cliniques utilisant des stratégies incarnées et situées ciblant l’anomie – <i>Edith Durand</i>	169
---	-----

Chapitre 8.	Pour une intervention écosystémique dans les troubles du langage oral/écrit – <i>Jordan da Silva</i>	199
Chapitre 9.	Prendre soin des soignants dans une approche de partenariat de soin : un système de systèmes – <i>Laurence Kunz, Stéphanie Verneyre</i>.....	239
Conclusion		271

Présentation des auteurs

Le directeur de l'ouvrage :

Alain Devevey est maître de conférences HDR en sciences du langage à l'université de Franche-Comté et orthophoniste. Ses recherches concernent spécifiquement l'étude de la parole atypique dans le cadre des maladies neuroévolutives, des troubles neurodéveloppementaux et de la somniloquie. Il est membre du laboratoire ELLIADD – EA 4661.

Les contributeurs :

Étienne Baldayrou : orthophoniste, docteur en sciences du langage – membre associé du laboratoire LIDILEM – EA 609 – université Grenoble-Alpes.

Isabelle Briotet : orthophoniste – doctorante en sciences du langage – laboratoire ELLIADD – EA 4661 – université de Franche-Comté.

Jordan da Silva : orthophoniste – doctorant en sciences du langage – laboratoire ELLIADD – EA 4661 – université de Franche-Comté.

Édith Durand : orthophoniste, professeure, Ph. D., CCO, MPO – département d'orthophonie à l'université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) – membre du laboratoire « sensorimotricité neuroplasticité et communication ».

Laurence Kunz : orthophoniste – chargée d'enseignement université Claude Bernard Lyon I – formatrice – certifiée « éducation thérapeutique du patient » – membre de l'IFEP (Institut français expérience patient), co-directrice Alcalines.

Frédéric Pasquet : orthophoniste – maître de conférences en sciences du langage – directeur pédagogique du département d'orthophonie UFR Santé, université de Rouen Normandie. Membre du laboratoire DYLLIS – UR 7474.

Séverine Robert : orthophoniste – professeure associée des universités – département d'orthophonie UFR Santé, université de Rouen Normandie.

Sophie Saltarelli : orthophoniste – Centre de Ressources Autismes (CRA) Bourgogne, Centre hospitalier universitaire de Dijon – directrice-coordinatrice santé Pluradys, Dijon.

Guillaume Vallet : professeur – département de psychologie à l'université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) – membre du laboratoire, LIREG.

Stéphanie Verneyre : orthophoniste – formatrice certifiée « éducation thérapeutique du patient » – membre active de l'IFEP (Institut français expérience patient), co-directrice Alcalines.

Merci à Stéphanie Burel, orthophoniste, pour sa relecture experte et attentive.

Introduction

« Il est possible de faire état aujourd'hui d'un nombre croissant d'approches qui, s'inscrivant dans une tradition philosophique et linguistique qui enchâsse la raison d'être du langage dans le processus interactionnel, proposent différentes théories pour rendre compte du fondement de l'activité langagière. » (Raimondi, 2014, p. 35)

Réunir des auteurs autour d'une thématique qui concerne le sens du « langage pathologique », c'est avant tout faire entendre des paroles atypiques à propos de la parole atypique. En effet, élever au rang d'objets d'études ces singularités langagières que l'on nomme aussi couramment « dysfonctionnements langagiers », « troubles du langage » chez les enfants comme chez les adultes ; « retards de langage » ou, plus récemment, « troubles spécifiques du langage » (TSL) chez les enfants, est une proposition singulière dans le domaine des sciences du langage comme dans celui des « sciences de la rééducation ». En réalité le sens de la démarche est de comprendre, en théorie, de quelle manière, en dépit de « dysfonctionnements cognitifs » (ou de fonctionnements cognitifs particuliers), cette parole peut être produite et – surtout – interprétée afin d'en dégager les principes d'une approche clinique fonctionnelle, fondée sur les rapports qu'entretient un sujet avec son environnement. Il s'agira donc avant tout de montrer de quelle manière des productions jugées ordinairement déviantes, ou discréditées, peuvent exprimer un contenu sémantique.

L'une des caractéristiques communes à – au moins – deux des typologies de paroles atypiques que nous considérerons dans cet ouvrage (i.e. la somniloquie et la parole des personnes atteintes de maladies neuroévolutives) est d'avoir été pendant longtemps déconsidérées, récusées en tant qu'actes de langage. Peut-être les réactions d'intolérance et les injonctions correctives suscitées par les paroles atypiques d'enfants porteurs de TSL, relèvent-elles de croyances similaires. Dans une perspective qui privilégie les niveaux du mot et de l'énoncé on peut, il est vrai, avancer nombre d'arguments pour alléguer que ces productions ne sont pas langage ! Parmi ceux-ci, le premier, essentiel, concerne leur forme, souvent énigmatique et qui ne répond pas toujours aux critères de correction et/ou de vérité habituellement attendus. Ceux-ci se traduisent en « erreurs » phonologiques, lexicales, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques. Le deuxième, non moins essentiel, concerne la valeur référentielle des mots produits. Soit, ils ne sont pas reconnus comme des mots de la langue, soit leur emploi ne correspond pas à une référence sémantique attestée. Le troisième est que, nécessairement, des productions langagières qui s'énoncent dans un contexte de dysfonctionnements cognitifs ne peuvent être placées au même rang que le langage

d'une personne dotée d'un appareil cognitif fonctionnel. Concernant les pathologies du langage, J. L Nespoulous a proposé les bases de cette distinction normal/pathologique en promouvant un modèle neuropsycholinguistique, situant les anomalies au niveau de l'architecture structurale (linguistique), fonctionnelle (psychologique) et cérébrale (neurologique) du langage (Nespoulous, 1994, 2004). Tous ces arguments sont évidemment recevables dans le paradigme dans lequel ils s'énoncent. Ainsi, pour reconnaître un statut d'actes de langage et un potentiel sémantique à ces productions, comme souvent l'exercice clinique du quotidien nous y incite, la nécessité d'un changement de paradigme s'impose.

Notre démarche, qui prend le parti de porter un tout autre regard sur ces actes de parole, suppose un positionnement théorique différent de la conception computo-symbolique et de l'approche psycholinguistique, évoquée ci-dessus, qui en découle. De préférence à la plus classique approche modulaire, sémantique pragmatique, édifiée sur la partition phonologie, lexicale, syntaxe et ainsi, *de facto*, assujettie à la référence, nous proposons une démarche intégrée et – surtout – fondée sur le sens. Bien que s'écartant radicalement de celle adoptée par la psycholinguistique ou la neuropsycholinguistique, toutes deux inspirées par la neuropsychologie, elle ne prétend pas pour autant s'y opposer. Mais, si Jean-Luc Nespoulous, dans la perspective de Canguilhem considère qu'en matière de langage, le *distinguo* entre le « normal » et le « pathologique » s'apparente à une différence de « degré » plutôt que de « nature » (Canguilhem, 1966 ; Nespoulous, 2018), il faut alors assumer cette position et admettre que les mêmes mécanismes sont à l'œuvre tout au long de ce *continuum*. Il s'agira ici de considérer la parole atypique comme la matérialisation d'un acte de langage. Ainsi, en la plaçant à ce niveau nous la considérons comme un objet d'étude à part entière, nous proposons d'en décrire les caractéristiques afin d'en tirer des enseignements à la fois sur le fonctionnement du langage et sur les perspectives de travail pour les cliniciens.

Notre réflexion s'est nourrie des travaux que nous avons menés ces dix dernières années dans les domaines des maladies neuroévolutives, du développement du langage et de la somniloquie (voir Devevey, 2022, pour revue). Elle s'est également élargie en s'enrichissant de la formidable évolution, cette dernière décennie, des travaux issus d'une linguistique qui se préoccupe de la manière dont le sens émerge d'une situation d'interlocution, et non plus d'une position d'énonciation. Elle embrasse tout autant l'émersion d'une « linguistique éactive » et la formalisation du concept de *languageing*, (Bottineau, 2017a, 2017b ; Bottineau, 2018 ; Bottineau & Grégoire, 2017a, 2017b ; Decobert & Chatenet, 2016 ; Douay & Roulland, 2014 ; Missire, 2024 ; Roulland, 2017) que l'apport des théories linguistiques contemporaines préoccupées par le sens de la parole : de la sémantique interprétative (Cusimano, 2020 ; Rastier, 2010a, 2010b, 2011, 2015, 2016) aux approches postguillaumiennes (voir, pour revue, Tollis, 2023). Elle englobe enfin différents courants d'une psychologie inspirée par la cognition incarnée, qui reposent la question du lien entre la cognition et le langage dans un paradigme radicalement novateur (Boulenger, 2014 ; Cherdieu, Versace, Rey,

Vallet, & Mazza, 2018 ; Lynott, Connell, Brysbaert, Brand, & Carney, 2019 ; Miceli et al., 2022 ; Nazir, Fargier, Aravena, & Boulenger, 2012 ; R. Versace, Brouillet, & Vallet, 2018 ; Rémy Versace et al., 2014).

C'est en cela même que cet ouvrage s'inscrit dans le lignage des deux précédents parus chez le même éditeur (Devevey, 2009 ; Devevey & Kunz, 2013), dans lesquels ces paradigmes étaient déjà suggérés comme prometteurs. Du premier il reprend et approfondit la question du lien entre cognition et langage. Du second la proposition d'une réhabilitation des « troubles du langage » en actes de parole singuliers et la nécessité d'une approche fonctionnelle globale des difficultés des sujets porteurs de ces singularités en incluant leur(s) entourage(s).

En somme, il s'agit de concevoir la parole atypique dans la perspective d'une parole en interaction, de co-construction du sens, au sein d'un système où chaque locuteur prend part à son émergence, en contexte. Le langage y sera ainsi considéré comme une « activité collaborative » qui impose l'élargissement de son étude au contexte et conditions de son élaboration, aux allocutaires qui y collaborent ainsi qu'à la manière dont chacun y contribue. Par ailleurs, les spécificités cognitives de certains d'entre eux imposent, outre d'abandonner le regard normatif sur la langue (Traverso, 2016), de reconsidérer les modèles cognitifs pour intégrer les dimensions corporelles et sensori-motrices à l'œuvre dans ces interactions¹.

« On peut aborder le sens linguistique soit en observant des formes langagières dont on considère qu'elles ne figurent que des idées et reflètent le monde à la manière d'échos immatériels et inconsistants, soit en extrayant ces formes langagières des actes de parole consistants, incarnés, interactifs et situés, en prise directe avec ce "monde" matériel dont elles parlent, y compris les corps qui les réalisent et les esprits qui les suscitent et y réagissent. » (Bottineau, 2017a, p. 21)

C'est en cela que s'imposera le recours aux théories du langage issues de la cognition incarnée². Nous reconnaissons et revendiquons le caractère gnoséologique de la démarche, en tant que seule possibilité de cerner un objet dont, pour l'heure, aucun paradigme unique ne permet de rendre compte dans le domaine des sciences humaines. Cela tient sans doute au fait que la recherche s'est, de tout temps, davantage préoccupée de comprendre et décrire le fonctionnement normal que le

1. « [...] les formes linguistiques conventionnelles sont un moyen permettant la reconnaissance des intentions communicatives, mais, comme l'ont souligné Sperber et Wilson, un moyen non essentiel. On peut communiquer, de façon certes rudimentaire, en l'absence de tout langage conventionnel ou de tout code commun, à travers simplement la capacité qui est la nôtre de rendre manifeste à autrui notre intention communicative – une intention qu'on peut rendre manifeste par un geste quelconque pourvu que ce geste soit interprétable en contexte comme visant précisément à révéler cette intention et à l'accomplir à travers sa reconnaissance par le destinataire. » (Recanati, 2020, § 19)
2. « Dans sa définition convenue, le langage n'est en effet pas envisagé comme une activité incarnée, collaborative et située, mais comme une faculté abstraite, centrée sur l'individu, consistant à produire par des actes et par leurs traces les symboles formels et régulés de la pensée active à des fins d'expression et de communication. » (Bottineau & Grégoire, 2017b, p. 9)

fonctionnement des dysfonctionnements chez les humains. Cela tient également à l'impuissance des modèles à tout expliquer. Aucun ne s'avère suffisamment puissant pour rendre compte de toutes les complexités des fonctionnements cognitifs et langagiers. Même si la psycholinguistique y prétend, elle néglige très largement l'étude de la parole atypique¹, et la démarche neuropsychologique dont elle est issue pour partie, ne s'est intéressée aux dysfonctionnements neurocognitifs, en adoptant une démarche purement descriptive, que dans une perspective de connaissance du fonctionnement normal et non en tant qu'objet *per se*.² En considérant les paroles atypiques comme des formes attestées de matérialisation de la langue, nous proposons d'enrichir les connaissances théoriques et cliniques sur le langage.

Le présent ouvrage se divise en trois parties. La première souhaite guider, accompagner le lecteur à travers les paradigmes qui permettent de comprendre la démarche. La deuxième proposera une réflexion sur les questions que soulève l'évaluation de la parole atypique. Enfin la troisième partie consacrée à l'étude des systèmes de systèmes confrontés à la parole atypique, éclairera d'un jour nouveau le malaise qui se développe au sein des professions. Elle suggérera des propositions d'actions concrètes qui, partant de la prise en soin individuelle, s'élargiront à l'entourage puis aux systèmes de santé dans lesquels évoluent les acteurs de soins.

Le premier chapitre sera ainsi consacré à la présentation du substrat théorique de la démarche. Plutôt que la nécessité de recourir à des théories puissantes ou à des modèles holistiques capables d'expliquer à la fois les phénomènes cognitifs, linguistiques et sociaux à l'œuvre dans l'interlocution, nous y présenterons la nécessité de recruter des paradigmes différents, mais présentant une zone de cohérence heuristique, de congruence et de convergence. Nous explorerons les ressources de modèles issus de la théorie de la cognition incarnée pour éclairer d'un autre jour, à la fois les aspects cognitifs, langagiers et sociaux, et de la parole atypique. Nous montrerons la nécessité de recourir également à des modèles linguistiques issus de courants apparemment aussi différents que la sémantique interprétative et les théories de l'interaction. Nous appuyant sur trois domaines cliniques de prédilection que sont les maladies neurologiques et neuroévolutives, les difficultés développementales et la somniloquie, nous dessinerons une zone de coïncidence théorique, indispensable à la caractérisation de la parole atypique. Nous montrerons à la fois la nécessité de cette complémentarité et sa fécondité théorique et clinique.

Dans le deuxième chapitre, Guillaume Vallet et Edith Durand proposeront un approfondissement du paradigme théorique de la cognition incarnée, en tant que modèle théorique fondamentalement adapté au langage. Ils y développeront une

1. À mentionner toutefois, dans des domaines différents, les travaux, déjà anciens, de T.M. Tran et K. Duvignau (Karine Duvignau, 2002 ; K. Duvignau, Gaume, & Nespoulous, 2004 ; T.M. Tran, 1998 ; T. M. Tran, 2007)
2. « Il s'agissait de décrire les perturbations présentées par certains malades, de rapprocher cette sémiologie de lésions focales du cerveau, le plus souvent vasculaires, et de formuler des inférences sur le rôle de telle ou telle structure cérébrale dans le comportement du sujet normal. » (Eustache, Faure, & Desgranges, 2023)

approche incarnée de la représentation qui offre une alternative à la représentation conceptuelle computo-symbolique classique. Là encore les implications cliniques s'avèreront fécondes.

Le troisième chapitre traitera des liens indissociables entre langage, motricité et cognition. Le langage y sera envisagé comme une activité qui mobilise simultanément les dimensions sensorimotrices, cognitives, affectives et expérientielles. Sophie Saltarelli explicitera cette approche dans le cadre des troubles neurodéveloppementaux, et plus particulièrement de la parole atypique consécutive à des troubles de la planification de la parole. Ceci permettra d'envisager des pistes nouvelles d'intervention.

Pour clore cette première partie, le chapitre quatre sera entièrement consacré au domaine spécifique de la somniloquie. Etienne Baldayrou en présentera les caractéristiques et en montrera le principe foncièrement interlocutoire. Dans la perspective d'une parole énoncée et située, il présentera l'interaction de la somniloquie comme composante fondamentale du *language* de premier niveau.

Le chapitre cinq ouvrira une deuxième partie dédiée à l'évaluation de la parole atypique en tant que mécanisme fonctionnel de production de sens. Isabelle Briotet abordera le cas d'enfants qui, en dépit d'une parole atypique liée à un TDL sévère, font preuve d'une efficacité certaine dans l'interaction. En contexte ceux-ci parviennent parfaitement à se faire comprendre à la maison ou même à l'école. En partant du constat que le degré d'atteinte langagière révélé par la psychométrie n'est pas systématiquement corrélé à la capacité à interagir en situation naturelle, elle y développera le concept « fonctionnalité interactionnelle ».

Le chapitre six tentera d'approfondir les techniques et stratégies d'évaluation susceptibles d'évaluer ces compétences interactionnelles et les processus adaptatifs mis en place par les locuteurs. Frédéric Paquet et Séverine Robert révéleront le cheminement théorique et psychométrique qui sous-tend la conception de procédures d'évaluation de la parole, atypique ou non, dans ses composantes à la fois sémantique, adaptative et interlocutive.

La troisième partie présentera trois exemples d'interventions.

Au chapitre sept, Edith Durand montrera l'efficacité des thérapies POEM et SFA^{CIS}, deux approches nouvelles, conçues pour intégrer des stratégies sensorimotrices et langagières afin de traiter l'anomie verbale. En illustrant les effets de la thérapie par les changements dans les schémas IRMf (réduction du nombre de zones recrutées soutenant la dénomination, et le recrutement de zones cérébrales appartenant aux systèmes du langage et des neurones miroirs), elle caractérisera l'impact des stratégies sensorimotrices sur la récupération de l'aphasie. En lien avec la première partie de l'ouvrage, elle mettra en évidence la valeur ajoutée de stratégies linguistiques et sensorimotrices combinées pour la récupération de l'aphasie.

Jordan Da Silva abordera, au chapitre huit, le lien entre parole atypique et troubles des apprentissages, notamment en langage écrit. Partant des données de la littérature

récentes sur les répercussions parentales des troubles spécifiques des apprentissages, il abordera le retentissement systémique de ces difficultés sous l'angle d'un concept novateur : « le handicap partagé ». Partant du constat que les troubles des apprentissages ne sont pas portés par une seule personne, mais qu'ils sont surtout révélés par un écosystème complexe que les interventions devront prendre en considération. Ainsi se dessineront les contours d'une intervention fonctionnelle, écosystémique qui favorise des relations bidirectionnelles positives entre le patient et son milieu en levant les divers obstacles et en soulignant les facilitateurs.

Le chapitre neuf élargira l'intervention aux systèmes de systèmes. Laurence Kunz et Stéphanie Verneyre développeront un cadre théorique et éthique inspiré par différentes approches humanistes : l'Éducation Thérapeutique du Patient, le Partenariat en Santé et l'Expérience patient. Elles montreront comment en agissant sur tous les collectifs de l'écosystème et en les impliquant dès le diagnostic participatif, prendre soin des soignants dans une approche de partenariat de soin et, ainsi, prendre soin des patients.

En cela ce dernier chapitre permettra de revenir au respect des spécificités des locuteurs en ne les réduisant plus uniquement aux aspects formels de leur expression mais en respectant leur personnalité, leurs préoccupations, leurs attentes.

Bibliographie

- Bottineau, D. (2017a). Du languaging au sens linguistique. *Intellectica, Revue de l'Association pour la Recherche sur la Cognition*, 68(2), 19-67. Retrieved from <https://revues.bu.uca.fr/index.php/Signifiiances/issue/view/20>
- Bottineau, D. (2017b). Langagement (languaging), langage et énonciation, a tale of two schools of scholars : un dialogue entre biologie et linguistique en construction. *Signifiiances (Signifying), Vol. 1 : Langage et énonciation : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires* (No. 3 : Énonciation, émergence du langage, production du sens), 11-38. Retrieved from <https://revues.bu.uca.fr/index.php/Signifiiances/issue/view/20>
- Bottineau, D. (2018). Signe et signe linguistique, du diable au symbole. *Signifiiances (Signifying)*, 2, 11-31. doi : <https://doi.org/10.18145/signifiiances.v2i1.213>
- Bottineau, D., & Grégoire, M. (2017a). Langage et énonciation : corporéité, environnements, expériences, apprentissages. *Intellectica*, 2(68).
- Bottineau, D., & Grégoire, M. (2017b). Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'énonciation. *Intellectica (Orsay, France : 1985)*(68), 7-15.
- Boulenger, V. (2014). Cartographie électrophysiologique du langage et de la motricité. In : HAL CCSD.

- Canguilhem, G. (1966). *Le normal et le pathologique*. Paris : PUF.
- Cherdieu, M., Versace, R., Rey, A. E., Vallet, G. T., & Mazza, S. (2018). Sleep on your memory traces : How sleep effects can be explained by Act-In, a functional memory model. *Sleep Medicine Reviews*, 39, 155-163. doi: 10.1016/j.smr.2017.09.001
- Cusimano, C. (2020). *Langage et neurologie : la maladie d'Alzheimer*. London : ISTE Editions.
- Decobert, B., & Chatenet, L. (2016). Du déterminisme et de la place du sujet : Langage, autopoïèse et mémoire de forme. *SHS Web of Conferences*, 27, 6004. doi : 10.1051/shsconf/20162706004
- Devevey, A. (2009). *Dyslexies. Approches thérapeutiques, de la psychologie cognitive à la linguistique*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Devevey, A. (2022). *What the study of atypical discourses can linguistically and cognitively reveal about the functioning of language. Ce que l'étude des discours atypiques peut révéler du fonctionnement du langage, sur le plan linguistique et cognitif*. Université de Franche-Comté, Retrieved from <https://theses.hal.science/tel-04107839> Univ-fcomte Elliadd Risc_these_hdr database.
- Devevey, A., & Kunz, L. (2013). *Les troubles spécifiques du langage : pathologies ou variations ? Modes d'intervention*. Bruxelles : De Boeck – Solal.
- Douay, C., & Roulland, D. (2014). *Théorie de la relation interlocutive : sens, signe, réplique*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Duvignau, K. (2002). *La métaphore, berceau et enfant de la langue : la métaphore verbale comme approximation sémantique par analogie dans les textes scientifiques et les productions enfantines (2-4 ans)*. (Thèse de doctorat). Université de Toulouse 2, Toulouse.
- Duvignau, K., Gaume, B., & Nespoulous, J.-L. (2004). Proximité sémantique et stratégies palliatives chez le jeune enfant et l'aphasique. *Revue Parole, numéro spécial : « Handicaps langagiers, Sciences du Langage et de la Cognition, Sciences et Technologies de l'Information et de la Communication : apports mutuels. De la caractérisation des handicaps à la mise en place de stratégies palliatives, comportementales et/ou technologiques*.
- Eustache, F., Faure, S., & Desgranges, B. (2023). Chapitre 1. Histoire et domaines de la neuropsychologie. In *Manuel de neuropsychologie* (pp. 15-57). Paris : Dunod.
- Lynott, D., Connell, L., Brysbaert, M., Brand, J., & Carney, J. (2019). The Lancaster Sensorimotor Norms : multidimensional measures of perceptual and action strength for 40,000 English words. *Behavior Research Methods*, 52, 1271-1291. doi : 0.3758/s13428-019-01316-z
- Miceli, A., Wauthia, E., Lefebvre, L., Vallet, G. T., Ris, L., & Loureiro, I. S. (2022). Differences related to aging in sensorimotor knowledge : Investigation of

- perceptual strength and body object interaction. *Archives of gerontology and geriatrics*, 102, 104715-104715. doi : 10.1016/j. archger.2022.104715
- Missire, R. (2024). *Langage et éraction*. Paper presented at the La Reconstruction Séminaire-Atelier de lecture 2023-2024.
- Nazir, T. A., Fargier, R., Aravena, P., & Boulenger, V. (2012). When words trigger activity in the brain's sensory and motor systems : It is not Remembrance of Things Past. In : HAL CCSD.
- Nespoulous, J.-L. (1994). Linguistique, neurolinguistique et neuropsycholinguistique. Un parcours en quatre étapes... In X. Séron & M. Jeannerod (Eds.), *Neuropsychologie Humaine* (pp. 317-319). Bruxelles : Mardaga.
- Nespoulous, J.-L. (2004). Linguistique, Pathologie du Langage et Cognition : des dysfonctionnements langagiers à la caractérisation de l'architecture fonctionnelle du langage. In J. F. Catherine Fuchs, Jean-François Le Ny, Jean-Luc Nespoulous, Collectif (Ed.), *La linguistique cognitive* (pp. 171-194) : Ophrys & Editions de la MSH.
- Nespoulous, J.-L. (2018). La linguistique générale est-elle toujours d'actualité en aphasiologie, 80 ans après son entrée à La Salpêtrière ? *Revue de neuropsychologie*, 10, 33-40. Retrieved from <https://doi-org.scd1.univ-fcomte.fr/10.3917/rne.101.0033>
- Raimondi, V. (2014). Raimondi Vincenzo. Interaction, coordination, languaging : la matrice opérationnelle-relationnelle du langage. *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, 62(2), 35-49. doi : <https://doi.org/10.3406/intel.2014.1032>
- Rastier, F. (2010a). Chapitre VII. Catégorisation, typicalité et lexicologie. In *Sémantique et recherches cognitives* (pp. 179-204). Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France.
- Rastier, F. (2010b). Pour un remembrement de la linguistique : enquête sur la sémantique et la pragmatique. *Texte !*, vol. XV (n° 2).
- Rastier, F. (2011). Langage et pensée : dualisme cognitif ou dualité sémiotique ? *Intellectica*, 2(56), 29-79.
- Rastier, F. (2015). *Saussure au futur* Paris : Encre Marine.
- Rastier, F. (2016, 5 février 2016) *Saussure au futur, entretien avec François Rastier*. Université de Rouen.
- Recanati, F. (2020.). *Langage, discours, pensée : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 12 décembre 2019*. Paris : Collège de France.
- Roulland, D. (2017). Langage et réplcation. *Intellectica* (Orsay, France : 1985), 68(2), 69-97.
- Tollis, F. (2023). *Le sens dans le langage Approches et perspectives guillaumistes*. Limoges : Lambert-Lucas.

- Tran, T. M. (1998). Pour une approche dynamique des réponses aphasiques : étude linguistique des énoncés produits en dénomination d'images. *Glossa*, N° 64, 38 à 47.
- Tran, T. M. (2007). Problèmes de dénomination et relations dénominatives : l'exemple de l'aphasie. In G. Cislaru, O. Guérin, K. Morim, E. Née, T. Pagnier, & M. Veniard (Eds.), *L'acte de Nommer* (pp. 41-52). Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Traverso, V. (2016). *Décrire le français parlé en interaction*. Paris : Ophrys Editions.
- Versace, R., Brouillet, D., & Vallet, G. (2018). *Cognition incarnée – Une cognition située et projetée*. Bruxelles : Margaga Supérieur.
- Versace, R., Vallet, G. T., Riou, B., Lesourd, M., Labeye, É., & Brunel, L. (2014). Act-In : An integrated view of memory mechanisms. *Journal of Cognitive Psychology*, 26(3), 280-306. doi : 10.1080/20445911.2014.892113

Partie 1

Modéliser la parole atypique

Chapitre 1

Quels paradigmes pour modéliser la parole atypique ?

Alain Devevey

« Nous forçons nos vies dans un couplage linguistique mutuel, non pas parce que le langage nous permet de nous révéler nous-mêmes mais parce que nous sommes constitués de langage dans un devenir continu que nous faisons émerger avec d'autres. Nous nous trouvons dans ce couplage ontogénétique, ni comme une référence préexistante ni en référence à une origine, mais comme une transformation continue dans le devenir de notre monde linguistique, celui que nous construisons avec d'autres êtres humains. »

(Maturana & Varela, 1994, p. 230)

Il ne fait aucun doute que les personnes atteintes de maladies neuroévolutives, de troubles du développement du langage, ou encore les personnes somniloques, enfants ou adultes, présentent une parole à l'apparence atypique. Pourtant, aussi atypique soit-elle, elle constitue, pour elles, le seul moyen d'expression possible. Plus encore, la parole typique, si tant est qu'on parvienne à la définir, n'est-elle pas dès ses débuts, atypique ? Les productions singulières des enfants « *les tentatives maladroites du nourrisson* » (Karmiloff, Karmiloff-Smith, & Bonin, 2012, p. 7) ou des adultes qui apprennent une langue seconde n'en constituent-elles pas des exemples manifestes ? De ce constat, pointe l'idée qu'une parole atypique peut se muer en une parole typique, pourvu qu'on accompagne les locuteurs dans cette mutation. Vouloir donner – ou redonner – la parole à des personnes qui présentent des difficultés d'expression est ainsi une prédisposition naturelle pour tout un chacun et une préoccupation essentielle pour les professionnels de santé concernés. Il faut néanmoins s'interroger sur ce que signifie, pour chacun, « donner la parole ». Il fait peu de doute que, pour les uns comme pour les autres, le dessein sera de conférer – ou rendre – à celles et ceux qui en sont privés, un statut de locuteur habile. Dans tous les cas, l'intention est louable. Selon que l'on soit profane ou savant, les stratégies pour y parvenir différeront radicalement. En tout état de cause, tous sont convaincus de l'existence de formes canoniques préexistantes, de *patterns* langagiers transcendants, que le locuteur malhabile devra apprendre ou réapprendre, qu'il devra intégrer ou dont il devra s'approcher.

Les premiers, les profanes, souvent les proches du locuteur malhabile, partagent une connaissance intime du langage et, à la fois, des représentations sociales et culturelles sur la langue. Leur connaissance intime, acquise par expérience, les conduit à penser que le langage est naturel à l'homme, tout autant que les autres fonctions naturelles, physiologiques ou cognitives. Ainsi est-il tout autant naturel de parler, que de respirer, manger ou se souvenir. Toute altération d'une fonction dite naturelle sera donc considérée comme une anomalie qui suscitera un mouvement, tout autant naturel, d'accompagnement vers un changement, une évolution incontournable vers la normalité. Les représentations sociales et culturelles des profanes viennent connoter de conformité cette normalité. Parler c'est, sur la base d'un référentiel commun, « parler comme tout le monde », avec les mots et la syntaxe « de tout le monde ». Pas les mots ni la syntaxe du quotidien de leur communauté, qui singularisent ; ceux de la « Langue Française », les modèles idéaux qui rassemblent, empreints d'une exigence de correction, validés par les dictionnaires, les grammaires et l'Académie Française. Paradoxe d'une aspiration à des pratiques langagières idéalisées, ô combien identitaires, et de la « naturalité » des pratiques du quotidien qui, la plupart du temps, s'affranchissent des règles de la « Langue »¹. Dans cette perspective, la question qui se pose est : quelle compétence langagière transmettre ou restaurer chez les locuteurs empêchés ?

Les seconds, les savants revendiquent – à juste titre – une connaissance académique, professionnelle, du langage et de la langue, une démarche scientifique de la « rééducation ». Comme toute démarche scientifique, elle trouve sa légitimité dans les avancées de la recherche. Elle est entérinée, sur le plan universitaire, par une section du Conseil National des Universités² dite des « Disciplines des sciences de la rééducation et de la réadaptation ». Concernant l'orthophonie, comme son étymologie l'y prédispose, la rééducation et la remédiation auront pour objet le langage³.

1. « Dès leur entrée à l'école, les francophones entretiennent un rapport ambigu à leur propre langue, entre amour et crainte, créativité et contrainte. Bien que des règles soient nécessaires pour se comprendre les uns les autres, elles ont en français un poids particulier : celui de la peur de la faute. Les questions qu'on apprend en premier à se poser sur la langue commencent souvent par " Est-ce que ça se dit ? Est-ce que c'est correct ? Est-ce que c'est français ?". » (Les_linguistes_atterrées, 2023, p. 4)
2. Section CNU 91, dont la mission consiste à « développer la recherche fondamentale en lien avec les pratiques cliniques dans le domaine de la rééducation et de la réadaptation et, ainsi, à améliorer les connaissances et les pratiques. La rééducation et la réadaptation sont définies comme des actions visant à restaurer, réduire, prévenir ou compenser l'atteinte, dans des domaines aussi variés que la kinésithérapie, l'ergothérapie, l'orthophonie, la psychomotricité, les activités physiques adaptées à la santé... <https://conseil-national-des-universites.fr/cnu/#/entite/entiteName/CNU/idChild/36/idNode/4725-4726>. À noter qu'il existe d'autres organismes qui, sur le modèle associatif type "loi de 1901", revendiquent leur contribution à la recherche en orthophonie. La plus ancienne est l'UNADREO, créée en 1983, émanation de la Fédération Nationale des Orthophonistes, mais ouverte à toutes et tous, reconnue société savante en orthophonie depuis 2005. La SURO, créée en 2021, en dépit de la référence universitaire suggérée par son acronyme, est « une structure indépendante de promotion de la recherche clinique et de la recherche pédagogique en orthophonie », ouverte aux orthophonistes universitaires et/ou impliqué.e.s dans la formation universitaire.
3. La référence à l'histoire de l'orthophonie est, à ce titre, édifiante. Au terme « rééducation orthophonique » du début des années 1930, succèdera « prise en charge orthophonique » au début des

Une revendication scientifique dans ce domaine suppose, par définition, un corpus de connaissances si ce n'est unanimes, du moins consensuelles. Pour les sciences de la rééducation appliquées à l'orthophonie, le paradigme de référence est incontestablement la psycholinguistique. La psycholinguistique – et avec elle la neuropsycholinguistique – se revendique comme le champ interdisciplinaire de la psychologie, de la linguistique, de la neurologie et des sciences cognitives. Néanmoins, sa démarche est celle de la psychologie, si bien que, de fait, la psycholinguistique s'inscrit dans le domaine de la psychologie¹. Par ailleurs, les sciences du langage ne sont encore jamais parvenues à une approche consensuelle du langage : « [...] la “science du langage” – au singulier – est encore bien loin d'avoir atteint le graal. Et plus encore si on garde présent à l'esprit que, au sein des sciences dites “dures”, devoir recourir ne serait-ce qu'à deux théories différentes pour rendre raison d'une même famille de phénomènes est vécu comme un échec qui réclame leur fusion ou leur dépassement » (Tollis, 2023, p. 291). C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles l'orthophonie a glissé du paradigme linguistique guillaumien qui l'a fondée, pour lequel langage est un phénomène (complexe) de transition, au paradigme psycholinguistique, pour lequel le langage est une fonction (Devevey, 2022). Autre paradoxe qui consiste à évaluer, décrire et comprendre la parole dans un paradigme psychologique et qui conduit à la tentation d'entraîner les fonctions cognitives (fonctions exécutives, mémoire de travail...) – voire métacognitives – pour « rééduquer la fonction langage » (Cf., entre autres, Bassis et al., 2011 ; Geurten, Meulemans, & Lemaire, 2018 ; Stanford & Delage, 2019 ; Walch, 2021).

Au fond, chacun à sa manière, paradoxes mis à part, savant et profane se rejoignent, dans la posture du remédiateur des difficultés de leur(s) interlocuteur(s). Chacun, à sa manière, se pose en pygmalion, expert en rhétorique. De surcroît, il est parfois difficile pour le savant de se départir totalement de ses croyances profanes. Nous préférons ne pas opposer ces deux conceptions. Nous ne tenterons pas davantage de nous y opposer (nous reviendrons sur ce point plus avant dans notre exposé), tant ces postures paraissent modelées, chacune par leur déterminisme culturel. On ne change jamais de culture, quelle qu'elle soit, pour une autre. Au pire récusons-nous cette autre culture, par crainte ou réflexe identitaire. Au mieux embrassons-nous les pratiques les plus séduisantes pour les intégrer, sans renoncement ni contrainte, à notre culture d'origine. C'est pourquoi l'intention de ce chapitre est de proposer un éclairage sur un paysage différent, une ouverture sur un autre monde ; celui d'une linguistique du sens, où la langue n'est pas un système prescripteur préétabli permettant l'édiction de grammaires, mais un système émergeant d'une pratique langagière

années 2000 puis, une quinzaine d'années plus tard « prise en soin orthophonique », marquant ainsi le glissement de la remédiation vers des pratiques issues des approches biopsychosociales. « Rééducation orthophonique » reste néanmoins le titre de la revue scientifique d'orthophonie et le terme cohabite avec « réadaptation » sur le site de la Fédération Nationale des Orthophonistes (<https://www.fno.fr/ressources-diverses/les-missions-de-lorthophoniste-2/>)

1. « *La psycholinguistique est une partie de la psychologie, non de la linguistique (nous nous rallions sur ce point à l'opinion générale)* » (F. Rastier, 2010, p. 12).

collaborative et contextualisée (Bottineau & Grégoire, 2017). Ce point de vue n'est pas incompatible avec les deux précédents (nous y reviendrons) et permet d'entrevoir un horizon jusqu'alors négligé, celui d'une conception de la parole atypique comme l'aboutissement d'un processus linguistique, souvent fonctionnel et porteur de sens. Et qui dit processus linguistique dit paradigmes linguistiques.

Trop souvent classé – à tort – dans la catégorie des prescripteurs du « bien parler », le linguiste est en réalité un observateur des usages des langues, qu'il sait en perpétuelles mutations. Cela suppose précisément une position de neutralité intéressée face aux paroles atypiques, avec pour seuls objectifs de décrire et comprendre. Nous concernant, cette posture se double de celle du clinicien. Ainsi, notre expérience clinique et les résultats de nos recherches nous ont-ils convaincu que comprendre les mécanismes de production à l'œuvre dans leur réalisation, en décrire les particularités, est le moyen le plus efficace, non pas de rééduquer ou de remédier, mais d'intégrer ces locuteurs à leur communauté linguistique. Cela nécessite une ouverture à d'autres « paradigmes », qui autorisent « d'autres pratiques culturelles », dont le préalable consiste à abandonner toute vision normative de la langue. Cela oblige à considérer ces productions singulières, non comme des erreurs ou des maladroites, mais comme l'aboutissement de processus opératifs, au sens guillaumien du terme (*in fieri*), c'est-à-dire comme l'actualisation (*in esse*) d'un acte de langage. En ce sens, la parole atypique résulte d'un acte de langage réussi et non d'une déviance. Considérer la parole atypique comme un genre de « production erronée ou malhabile », tient au rejet social que suscite celui qui ne parle pas – ou mal – la langue : « *qui parle un peu la langue est accepté, qui ne la parle pas est rejeté comme un barbare* » (F. Rastier, 2003, p. 2). Notre croyance est que la seule manière d'intégrer le parleur atypique à sa communauté linguistique est d'abord d'échanger avec lui, de partager pour observer, décrire et comprendre, car le langage est avant tout « conversation ».¹ Cela, les modèles psycholinguistiques ou neuropsycholinguistiques ne nous le permettent pas. Ils ne sont pas conçus pour cela. Ils ont d'autres vertus – normatives essentiellement – en parfaite adéquation avec une perspective de rééducation et de remédiation. C'est pourquoi choisir l'abandon de la visée normative réclame un changement de paradigme et l'adoption de théories qui permettent d'appréhender à la fois les mécanismes linguistiques singuliers qui président à ces productions atypiques, et l'implication des mécanismes cognitifs qui les sous-tendent. Ces théories existent. Elles sont encore peu répandues et peu prisées des professionnels de la rééducation. Sans doute parce que toutes font débat au sein des communautés linguistiques pour les unes, ou psychologiques pour les autres. Sans doute également parce qu'elles se prêtent peu à l'établissement d'une « théorie unique du langage ». Au contraire, elles imposent une démarche gnoséologique, qui rapproche des courants de pensée empruntés à la fois à la psychologie, à la linguistique et, nous le verrons, à la biologie. Démarche guidée uniquement par leur cohérence heuristique et leur pertinence à décrire et comprendre les paroles atypiques.

1. « [...]on peut postuler qu'une étape clé du processus d'hominisation a été l'apparition du "dialogue" ou de la "conversation" [...] » (Raimondi, 2017, pp. 132-133)

C'est une visite accompagnée dans ce panorama que nous proposons dans un premier temps, afin d'en comprendre l'intérêt pour la reconnaissance et la compréhension de la parole atypique comme émergeant d'un comportement linguistique. Abordons cet univers par une théorie qui tente de décrire des phénomènes linguistiques sur la base de l'organisation des systèmes sociaux, elle-même modélisée sur l'organisation des systèmes biologiques. Il s'agit de la théorie de la cognition incarnée (*embodied cognition*), laquelle propose une vision intégrative de la cognition, du biologique au linguistique.

Avant tout, tentons de nous écarter de la vulgate qui présente le langage comme « une faculté abstraite, centrée sur l'individu, consistant à produire par des actes et par leurs traces les symboles formels et régulés de la pensée active à des fins d'expression et de communication » (Bottineau & Grégoire, 2017, p. 9), pour l'envisager comme « une activité incarnée, collaborative et située » (*op. cit.*). Les termes « incarnée » et « située » renvoient à la théorie de la cognition incarnée, que nous ne présenterons ici que sommairement, puisqu'elle sera l'objet essentiel du deuxième chapitre. Ainsi nous focaliserons-nous sur les aspects en lien avec l'activité de langage¹.

1. La cognition incarnée et située

Dans le cadre de la cognition incarnée et située, décrire et comprendre la parole atypique peut se résumer en quatre mots : énaction, couplage, coordination, interprétation. Mais ce raccourci nous écarte de la visite guidée annoncée. Prenons le temps de retracer succinctement l'histoire de cette théorie. La cognition incarnée a été développée, dès le début des années 1970, par H. Maturana (biologiste, cybernéticien et philosophe) et F. Varela (neurobiologiste) qui fut à l'origine son élève (Varela & Maturana, 1973). Ils proposent une théorie de la cognition qui s'oppose à la conception cognitiviste de la pensée humaine, dominante depuis les années 1950 (Dutriaux & Gyselinck, 2016, § 22). Cette théorie réfute à la fois la conception réaliste issue du behaviorisme et l'idéalisme solipsiste pascalien. Pour Pascal, seule existe la pensée du sujet lui-même, de sorte que le système cognitif (la pensée) projette sur le monde extérieur un ensemble de catégories internes, préconstruites (Missire, 2024 ; Rosch & Lloyd, 1978). Pour le courant behavioriste et les théories qui s'en inspirent, le système cognitif traite des informations (*inputs*) issues d'un monde extérieur préformaté, dans le but de les reconstituer, afin d'ajuster des comportements en retour. Ces deux axiomes, computationnel et catégoriel, constituant le fondement paradigmatique de « l'approche rééducative » (voir Devevey, 2013), un pas doit être effectué pour s'en affranchir et s'ouvrir à d'autres représentations.

1. Pour une approche facilement accessible et plus complète de la théorie de la cognition incarnée et située se reporter à « Invitation aux sciences cognitives » (Varela, 1989) et « Cognition incarnée – Une cognition située et projetée » (R. Versace, Brouillet, & Vallet, 2018).

1.1. Une cognition incarnée...

Pour Maturana et Varela, « la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde » (Varela, Thompson, & Rosch, 1993, p. 41). De ce point de vue, les barrières entre le corps et la pensée (dont le cerveau est le siège) sont abolies au profit d'une « cognition enracinée (incarnée) dans nos interactions sensori-motrices présentes et passées avec notre environnement physique et social » (Versace et al., 2018)¹. Pour Varela « [...] cette approche se compose de deux points : (1) la perception consiste en une action guidée par la proprioception ; (2) les structures cognitives émergent des schèmes sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception » (*op. cit.*, p. 185). Ces deux points constituent, pour Varela, les deux piliers de ce qu'il nommera « l'énaction », nous y reviendrons.

Dire que la perception est guidée par la proprioception revient à poser la corporalité comme élément essentiel de la cognition et à supposer que le sens émerge des interactions du corps avec l'environnement. Pour que s'opère une distinction entre le monde ressenti et le monde réel – ou physique –, il est nécessaire « [d']inverser l'ordre des termes tel qu'il est proposé par le paradigme cognitiviste : Cognition – Corps vs Corps – Cognition » (Versace et al., 2018, p. 16)². Dès 1983, Jeannerod avance que « ce n'est pas l'environnement qui sollicite le système nerveux, le modèle ou le révèle. C'est au contraire le sujet et son cerveau qui questionnent l'environnement, l'habitent peu à peu et finalement le maîtrisent » (Jeannerod, 1983, p. 203). Avant lui, concernant la langue, Guillaume en 1943 : « ce n'est pas l'univers qui organise la langue, mais la pensée, qui, s'auto-organisant par la langue, crée l'univers issu de sa propre organisation » (Valette, 2006, p. 162). Cette idée, depuis, fait peu à peu son chemin.

1.2. ... et située

Ainsi incarnée, le corps évoluant nécessairement au sein d'un environnement, la cognition est *de facto* située. Si le « sens du monde et des choses » émerge des interactions du corps avec l'environnement, alors la cognition sera dite « située » en ce qu'elle ne peut être envisagée indépendamment des situations dans lesquelles elle se développe. « L'activité située prend la forme de cycles de couplage sensorimoteur avec l'environnement. Ce que l'organisme perçoit est fonction de la façon dont il se déplace, et la façon dont il se déplace est fonction de ce qu'il perçoit. Les substrats de

1. Le chapitre 3 sera tout entier consacré au lien entre la sensorimotricité, la proprioception et la parole.
2. Donner le primat à la proprioception et à la sensorimotricité sur la pensée ne devrait pas être une idée nouvelle pour les orthophonistes. En 1946, S. Borel-Maisonny éditait un « Test sans langage » dont « les épreuves sensorielles » faisaient largement appel à la proprioception et à la sensorimotricité, dans le but de mesurer le « *développement mental* » des enfants sans langage (Borel-Maisonny, 1979).

ces cycles sont les voies sensorimotrices du corps, qui sont médiées dans le cerveau par de multiples régions néocorticales et structures sous-corticales. Des assemblées de neurones transitoires assurent la coordination des surfaces sensorielles et motrices, et le couplage sensorimoteur avec l'environnement contraint et module cette dynamique neuronale. C'est ce cycle qui permet à l'organisme d'être un agent situé » (Thompson & Varela, 2001, p. 424). Apparaît ici la notion de couplage avec l'environnement, mais nous la développerons plus loin. Retenons d'abord la récurrence interactionnelle action/perception, car c'est ce mouvement qui définit ce que Varela appellera l'énaction, autre notion essentielle de la cognition incarnée, notamment lorsqu'elle s'applique au langage.

2. L'énaction

2.1. L'autopoïèse

Ces interactions avec l'environnement favorisent le développement de processus d'auto-organisation. Le concept d'énaction est lié à la capacité d'auto-organisation des systèmes, élaboré au départ dans le cadre de la biologie cellulaire (Varela & Maturana, 1973). Il suppose que, comme tout organisme (*e.g.* une cellule), un système possède des capacités d'auto-organisation, afin de se maintenir tout en régénérant les éléments qui le composent et les informations qu'ils contiennent, mais sans altérer sa propre organisation. Il peut ainsi se construire lui-même, de manière récurrente, en interaction avec son environnement, indépendamment de toute intervention extérieure. Pour cela, il est nécessaire que cet organisme produise d'abord une bordure qui, à la fois, borne et définit son entité au sein d'un système (Varela, 2017). C'est ce mécanisme, que les biologistes nomment clôture opérationnelle, qui définit l'unité, l'identité et l'autonomie d'un organisme. C'est aussi sur la base de ce mécanisme que Maturana et Varela (*op. cit.*) ont spécifié le mécanisme (circulaire) d'autopoïèse. « Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. » (Maturana & Varela, 1980, pp. 78-79.) Ainsi, les organismes autopoïétiques doivent-ils perpétuer une auto-organisation structurale pour maintenir un équilibre interne fonction des interactions avec leur environnement.

Des modifications d'un système sans cesse renouvelé, mais toujours préservé, émerge la cognition. La compréhension de la cognition repose sur la compréhension de l'autopoïèse (Roulland, 2017, p. 93). Elle est définie et limitée par la projection – l'énaction – d'un monde ressenti et non prédonné, nous l'avons vu. Les mondes que nous énamurons résultent de l'émergence d'interactions internes et sociales en tant qu'unités d'ordre supérieur autopoïétique. De ces processus émerge la cognition et,

avec elle, la signification, le « sens du monde ». Dans ces conditions, il faut envisager les fonctions cognitives comme émergentes de cette dynamique. Pour Versace et al., il devient même difficile de les appréhender en tant que modules distincts, puisqu'elles ne sont que l'émergence de mécanismes sous-jacents, et non à l'origine de ces mécanismes. « En décrivant une cognition émergeant des interactions individu-environnement, l'approche incarnée et située propose une conception intégrée du fonctionnement dans laquelle il n'est plus possible de séparer les mécanismes perceptifs, mnésiques, moteurs, émotionnels, etc. La cognition dans sa globalité émerge de la dynamique du système dans lequel elle prend naissance, et cette dynamique obéit finalement à un nombre limité de mécanismes. » (Versace et al., 2018, p. 225.) Partant, se dégage une dimension adaptative de la cognition qui tourne le dos à toute notion de justesse. Le critère pour juger de l'efficacité du fonctionnement cognitif ne doit pas être l'exactitude, mais l'adaptabilité aux situations, en fonction des buts poursuivis. Ceci, en référence à des expériences déjà vécues dans des situations plus ou moins similaires. En dépit de variations propres à chaque situation, existent des caractéristiques communes, des régularités qui font traces, établissant ainsi des continuités entre passé, présent et futur (*ibid.*). Mais n'anticipons pas, nous reprendrons cette notion plus tard.

En résumé des deux précédents paragraphes, retenons, a) que l'énaction repose sur les capacités autopoïétiques que possède tout organisme (macro ou microcellulaire) pour se maintenir au sein de cet environnement ; et b) que la cognition émerge – est énamée – des interactions sensorimotrices que nous entretenons avec notre environnement. Ainsi, pour la cognition incarnée, la signification émerge de l'ontogenèse de couplages d'un système biologique avec son environnement physique et social, contrairement au cognitivisme et au connexionnisme, qui supposent une signification donnée à capturer ou à extraire. Cela implique l'existence de mécanismes de couplage et de coordination entre les systèmes. « On parle de couplage structural chaque fois que survient une histoire d'interactions récurrentes responsables d'une congruence structurale entre deux systèmes. » (Maturana & Varela, 1994, p. 65.)

2.2. Couplage et auto-organisation

Selon Thompson et Varela (2001), la signification est l'énaction de nouvelles propriétés ou processus, en dehors de toute interaction avec des propriétés ou des processus existants, grâce au couplage sensori-moteur et social d'un organisme avec un environnement. Par analogie avec la membrane cellulaire qui délimite et définit un organisme parfaitement autonome sur le plan de ses propres opérations, le couplage désigne le fait que l'organisme ne peut se définir au sein d'un système qu'en produisant une clôture, membrane virtuelle, qui à la fois le singularise et l'autonomise. À la suite de Maturana et Varela, le concept d'autopoïèse a été transposé à plusieurs niveaux de couplage subjacents, qui de la cellule (unité de premier ordre), vont

pouvoir s'appliquer au groupe social et jusqu'aux mécanismes d'émergence du sens. « En outre, le couplage structurel avec l'environnement ne se réalise pas seulement au niveau de l'individu, mais aussi à plusieurs autres niveaux, allant de la cellule à la population, et sur la base de cycles complets de vie. » (Varela, 2017, p. 67.) C'est ce que Varela a qualifié d'utilisation du concept d'autopoïèse par extension, ou encore de métonymie (*ibid*, pp. 60-61). Mais, là encore, franchissons pas à pas chaque étape.

Les unités de premier ordre

Au départ, la théorie de l'autopoïèse concerne la constitution moléculaire de la cellule. Ainsi les unités cellulaires à ontogenèse microscopique constituent-elles les unités de premier ordre qui se différencient les unes des autres par couplage. À un niveau supérieur, elles sont susceptibles de s'organiser en organismes métacellulaires par un nouveau type de couplage structural, réalisant un couplage de second ordre, pour réagir aux perturbations externes.

Couplage de second ordre

Le couplage de second ordre désigne donc la constitution, par couplage, d'unités microscopiques en unités macroscopiques, elles-mêmes susceptibles d'auto-organisation. Ces organismes métacellulaires à ontogenèse macroscopique déterminent les êtres vivants du règne animal (mouton, homme, abeille...). Ainsi se constituent des entités distinctes les unes des autres, lesquelles sont également susceptibles de s'organiser en systèmes.

Couplage de troisième ordre

C'est le plan des organisations sociales, conséquence de couplage des êtres vivants. « Le couplage des unités métacellulaires définit l'ancrage biologique des comportements sociaux des animaux. » (Missire, 2024) C'est à ce niveau qu'apparaissent les interactions sensorimotrices (chimiques, olfactives, visuelles, auditives...). C'est la coordination de comportements liés à ces interactions qui instaure les relations sociales chez les vertébrés sociaux. « On appelle phénomènes sociaux les phénomènes qui surgissent lors de la constitution spontanée de couplage de troisième ordre ; les systèmes sociaux sont les unités du troisième ordre ainsi constituées » (Maturana & Varela, 1994, p. 187). C'est le niveau auquel intervient la métonymie de l'autopoïèse, du biologique au social. Le couplage de troisième ordre distingue des « organismes sociaux » les uns des autres. Pour Raimondi, « On peut [alors] considérer que la notion d'interaction est logiquement subordonnée à celle de couplage structurel, ce qui implique que l'interaction est subordonnée à la conservation des conditions invariantes d'existence des êtres vivants impliqués (à savoir leur autopoïèse et leur adaptation). Ces considérations constituent le point de départ d'une réflexion

Les nouvelles approches théoriques, évaluatives et fonctionnelles des troubles du langage, pour les étudiants et les professionnels en orthophonie.

En adoptant une perspective incarnée et située, les 11 auteurs de ce livre traitent les troubles du langage comme des actes de parole atypique et exposent les fondements théoriques qui permettent d'en faire émerger le sens. Cette nouvelle approche vise moins la disparition du trouble que la reconnaissance des particularités de la parole, pour favoriser la capacité d'adaptation et l'autonomie des patients, et améliorer leur qualité de vie.

Vous trouverez dans ce livre :

- une présentation des nouveaux paradigmes pour mieux comprendre la parole atypique ;
- une réflexion sur l'évaluation de la parole atypique ;
- une présentation de différents types d'intervention (troubles acquis de la communication, trouble du langage oral ou écrit, etc.).

Le directeur de l'ouvrage

Alain Devevey est maître de conférences HDR en sciences du langage à l'université de Franche-Comté et orthophoniste. Ses recherches portent sur la parole atypique dans le cadre des maladies neuroévolutives, des troubles neurodéveloppementaux et de la somnolence. Il est membre du laboratoire ELLIADD - EA 4661.

Les auteurs

Étienne Baldayrou, Isabelle Briotet, Jordan da Silva, Alain Devevey, Édith Durand, Laurence Kunz, Frédéric Pasquet, Séverine Robert, Sophie Saltarelli, Guillaume Vallet et Stéphanie Verneyre.

36,90 €

ISBN 978-2-807-35831-7



9 782807 358317

deboeck
SUPÉRIEUR **B**

www.deboecksuperieur.com